

LE CAHIER

DES ARTS ET DES LETTRES

POUR ÉGAYER LA TOUSSAINT, LE N.T.U. (DIR.: L. HAMELIN) PRÉSENTE

MOLIÈRE ET FEYDEAU

—Lucien Hamelin, quelle différence y a-t-il entre le Nouveau Théâtre Universitaire (N.T.U.), et l'Atelier de Théâtre ?

—Le Nouveau Théâtre Universitaire a été fondé parce que l'Atelier de Théâtre ne semblait pas, du moins à mon avis, répondre à un besoin des étudiants, celui de faire du théâtre, même s'ils n'avaient pas tellement d'expérience. Mon but était de former une troupe qui, à force d'années, à force de spectacles, pourra acquérir l'expérience que l'Atelier de théâtre ne leur permet pas suffisamment d'avoir. Moi j'emploie le travail de la scène, eux, travaillent avec des professionnels.

—L'an dernier, vous avez monté La Tête des autres de Marcel Aymé, et cette année vous présentez deux pièces relativement plus légères. Est-ce qu'il y a quelque chose qui motive votre choix ?

—Le choix vient de ma conception du théâtre. A mon avis, le théâtre est fait pour plaire, pour divertir, et je pense qu'il a aussi un caractère politique. Nous avons présenté La Tête des autres l'an dernier parce que le texte est bon et aussi parce que cela coïncidait assez bien avec les événements d'alors (le samedi de la matraque, Wagner, etc.). La pièce de Marcel Aymé touchait beaucoup le public par son actualité. Et au niveau de la publicité, c'était tentant. D'autre part, il ne faut pas présenter des pièces qui désorienteraient le public.

—Votre prochain spectacle, composé des Précieuses ridicules et de Ne t'promène donc pas toute nue de Feydeau, est-il à ce point actuel ?

—Non mais je pense qu'il fera rigoler les gens, et les gens viendront pour rigoler. C'est toujours mon but : plaire au

public, lui plaire en lui présentant un spectacle de qualité. Et à mon avis, jamais une troupe ne vivra, tant qu'elle ne prendra pas en considération le fait qu'elle n'existe que pour le public et que si ce public-là demande d'être divertit, il faudra qu'elle le divertisse. A force de le divertir, elle conquiert l'amitié du public, et c'est à ce moment-là qu'on peut se permettre de présenter des œuvres plus exigeantes.

—Qui fera la mise en scène du premier spectacle de cette année ?

—Elle a été confiée à deux étudiants, deux comédiens de l'an dernier, qui en sont à leur première mise en scène : Michel Vaissé et Yves Comtois. Vaissé s'occupe des Précieuses; je l'ai assisté, mais la conception est de lui. Yves Comtois fait le Feydeau.

—Les comédiens du Nouveau Théâtre Universitaire ont-ils déjà une expérience théâtrale, où s'ils en sont à leurs premières armes ?

—Sur les quatorze, disons qu'il y en a peut-être six qui ont déjà fait du théâtre, peut-être un peu plus... les autres, non.

—Sont-ils tous étudiants ?

—Les trois-quarts le sont. Ils se recrutent dans presque toutes les facultés : droit, polytechnique, lettres, faculté des arts, etc.

—De quel budget dispose le N.T.U. pour son premier spectacle ?

—A peu près deux mille deux cents dollars.

—Combien avait coûté La tête des autres ?

—Huit cents dollars.

—Que pensez-vous du Festival d'Art dramatique des Collèges métropolitains ?



(Photo : Serge Prauie)

Une répétition des "Précieuses Ridicules", de Molière, par les comédiens du Nouveau Théâtre Universitaire. Du 1er au 7 nov. au Grand Salon du Centre Social.

—A mon avis, c'est une très bonne initiative, très belle expérience. Il ne faudrait pas cependant qu'on en reste là, ça me fait toujours penser à... enfin, les festivals, moi ça m'emmerde, je m'excuse, mais ça me fait toujours penser à une faire : des gens qui pendant des mois se préparent à affronter un public en compétition, et...

—Mais le dernier festival n'était pas compétitif, je pense...

—Mais de toute façon le public va voir plusieurs troupes, va apprécier la meilleure. A mon avis, ce n'est pas cela le plus important, surtout dans les collèges classiques. Ce qui serait profitable, c'est un échange de troupes entre les collèges, de telle sorte qu'il y ait vraiment un lien qui s'établisse au niveau des troupes. Qu'il se forme d'autre part une sorte de coopérative de ces troupes-là, sur le plan par exemple de l'achat du matériel, du tissu, qu'on cesse de travailler avec des bouts de cor-

(Suite en page 3)

Nous sommes particulièrement heureux de présenter cette semaine à nos lecteurs, un "Cahier" de douze pages, témoin de l'intérêt sans cesse grandissant que l'étudiant ma-

nifeste à l'égard de la chose artistique. Un seize pages... patience... Et nous ne sommes même pas encore assurés de la permanence d'un douze pages...

dans ce numéro :

■ **Bienheureuse Aïda**
page 8

■ **La course aux dollars**
page 5

■ **Barbeau du siècle**
page 10

■ **Un effet GLAPION**
page 4

le royaume des pique-assiettes

"GAMMA" GAGNERA...

Une interprète québécoise qui habituellement ne nous cache pas son nationalisme aurait enfin décidé de quitter la trop célèbre compagnie de disques anglophone Columbia pour en disquer chez des gens de chez nous. Il s'agit de Pauline Julien dont le nouveau microsillon, sous nouvelle étiquette, nous est promis pour bientôt. La compagnie Gamma enrôlera peut-être les autres chansonniers de l'écurie Columbia. C'est à souhaiter.

De toute façon, Raymond Lévesque a lui aussi décidé de tenter sa chance avec cette compagnie. Claude Gauthier et Christian Larsen doivent jubiler.

SE FAIRE LES DENTS

Monsieur Pierre Dagenais, chroniqueur régulier du journal "Echos Vedette", annonce qu'il vient de publier son premier pamphlet. "Les Editions Coups de Gueule Enrg." a comme directeur Pierre Dagenais. Edition-maison pour un texte-maison qui sera lancé et connu par le "grand public" de la presse, aujourd'hui même.

WAGNER A LA PREMIERE ?

De mauvaises langues nous ont laissé entendre que le film de Pierre Patry, basé sur le roman "La corde au cou", de Claude Jamin, serait présenté sous peu au cinéma Saint-Denis. Le film a été tourné il y a un an, mais les bobines dormaient encore au chevet du lit de Papa De Séve.

D'autres mauvaises langues, et très très mauvaises celles-là (celles qui font nos délices

avoués) nous ont dit que l'Hon. Claude Wagner assisterait à la première mondiale du film tant attendu. Il ne faut pas s'y fier, bien entendu.

CHEZ SELECT, ON ENREGISTRE

Les Bachots ont terminé leur enregistrement depuis quelques semaines déjà. Le disque, composé exclusivement de leurs compositions, doit être mis sur le marché sous peu.

En attendant, Les Mykels ont enregistré vendredi dernier, pour la même compagnie, un quarante-cinq tours. C'est un groupe, non pas de chansonniers, mais de chanteurs à l'allure yé-yé, qui promet de révolutionner les amateurs "intellectuels" des chansonniers. Ils chantent, entre autre, des chansons de Michel Legrand.

Quant à Renée Claude, c'est dans quelques jours qu'elle gravera son troisième long-jeu. On connaît la qualité de ses interprétations. Une seule chose à espérer : aura-t-elle retrouvé sa voix ?

La compagnie de disques Select aurait donc décidé d'envahir le marché québécois. Leur politique serait de "sortir" un disque par semaine, bon, pas bon.

... VIRGINIA WOLF ...

Enfin, le texte d'Edward Albee à Montréal. Parti d'Amérique et tant applaudi à Londres et à Paris, il revient à La Poudrière. "Who's afraid of Virginia Wolf" sera d'abord joué en anglais. La Torontaise Carroll Patricia Brown et Len Watt en seront les interprètes. On sait que le texte est très déchirant et pour les comédiens et pour les spectateurs. Et l'on se demande quels artistes La

Poudrière choisira pour la version française. Pour tous ceux qui ont les moyens de se rendre voir jouer dans l'île, pour tous ceux qui sont conscients que les écrivains de théâtre ne sont plus en France, mais en Amérique, avec les Tennessee Williams, les Beckett et les Albee.

BUTT ! BUTT !

La Butte à Mathieu, la mieux connue et la mieux équipée de nos boîtes à chansons, continue sa florissante carrière. On agrandit toujours un peu, on n'y sert pas encore "à boire", mais on y enregistre. Le 30 octobre, notre "femme-chansonnier" Clémence Desrochers y enregistrera son tour de chant, sur étiquette Gamma, s'il vous plaît. La collaboration entre chansonniers commence à s'établir, sur base commerciale : les disques Gamma sont la propriété de Claude Gauthier. Le 23 octobre, la Butte présentera toute la jeunesse des chansonniers : les Bachots, Gaétan Gladu, Robert Toupin, Claire Leroux... tous les nouveaux qui attendent la consécration de la Butte pour être lancés.

EXPOMANIE

Le Bureau des Affaires Culturelles du Maire ainsi que la section artistique du Service des Parcs continuent leur politique d'expositions. A partir du 28 octobre, au Centre Maisonneuve, seront exposées des peintures d'adolescents. Peintures, effectuées dans les centres récréatifs et dans les parcs, qui tentent de définir cet "âge entre deux âges", ce monde qui tient à la fois de l'enfance et de la maturité. "L'un catalogue miteux, au dire de gnes et Couleurs" aura peut-être Jasmin, mais présentera peut-être des trouvailles.

PIRANDELLO VOYAGE

Après avoir présenté leurs spectacles au très minable Théâtre National, le Centre Dramatique du Conservatoire est parti en tournée. On passera par Drummondville, Châteauguay, Beauharnois, pour ensuite s'expatrier vers Ottawa. Facilement compréhensible quand on présente "Chacun sa vérité" de Luigi Pirandello.

NEVER ON MONDAY

Un communiqué du Musée des Beaux-Arts de Montréal nous apprend que désormais le très richissime édifice de l'ouest de Montréal (tout près de Westmount) sera "fermé le lundi, afin de réduire ses dépenses". Serait-ce là une mesure draconienne des gens de l'Ouest pour empêcher la culture de trop filtrer vers les gens de l'Est ? La civilisation occidentale, tout de même...

COCCINELLE DE NOIX

Samedi prochain, à la boîte à chansons "La Coccinelle", Hervé Brousseau, dans un nouveau tour de chant. Certaines compositions, qui figureront dans le prochain microsillon de Brousseau, y seront interprétées en primeur.

MENU MAGAZINE : TROISIEME EDITION

C'est lundi, le 25 octobre, que fut lancé la troisième édition de "Menu Magazine". Pour faire honneur à son nom, le magazine a offert une dégustation préparée, supposément, par des cuistots de grande classe. Le Ramada Inn a eu l'honneur d'accueillir les invités.



On aperçoit ci-haut, portant fièrement chapeau et gants blancs, le maire Jean Drapeau à l'ouverture de l'Expo '67. Ne voit-on pas, à l'extrême droite, la gracieuse silhouette de Grace Kelly ? Cette photo fut prise la semaine dernière par un véhicule spatial américain. Très avant-gardiste, ce document fera les délices de tous les prophètes.



(Photo : Serge Proulx)

Lucien Hamelin, directeur du Nouveau Théâtre Universitaire, vérifie (...) le costume d'une "précieuse" ... qui fume!!!

de ... une sorte de Fédération. Mettre en commun des choses qui sont de leur intérêt.

—Le Nouveau Théâtre Universitaire a-t-il des projets de tournée ?

—Oui, nous en avons. Tournées régionales. Le 6 novembre, nous allons jouer à Cardinal-Léger (nous sommes invités par le Collège des Eudis-

tes) nous irons aussi à Sainte-Rose et Valleyfield, en février. D'autres endroits aussi. Ça dépendra des contrats qui viendront. Nous avons des projets de tournée aussi.

—Après le Molière et le Feydeau, le N.T.U. présentera-t-il d'autres spectacles cette année ?

—Oui. Il y aura un autre

spectacle la première semaine de mars. Ce sera sans doute une création canadienne ...

—Avez-vous quelque chose en vue ou si ce n'est qu'un souhait ?

—Nous voulons monter au moins deux pièces canadiennes inédites. Si on ne les trouve pas, on fera autre chose. Ensuite nous allons présenter une reprise de *La Tête des autres*, à la dernière semaine de mars (trois soirs). Nous jouerons le nouveau texte de la pièce, qui est de beaucoup meilleur à celui de l'an dernier, parce que le quatrième acte a été complètement refait, les personnages sont mieux esquissés, beaucoup plus intéressants, et pour le public et pour nous. D'autre part, nous prévoyons monter, et j'espère de tout mon coeur que cela va fonctionner, *Le Cantique des cantiques*, pour le temps de Pâques, en plein air, face à l'Université de Montréal, dans la grande cour intérieure, sur le gazon. Le public serait tout autour.

—On m'a dit qu'au stade de l'Université actuellement en construction, on avait prévu l'aménagement d'une scène de théâtre. Le Nouveau Théâtre Universitaire prévoit-il l'utiliser ?

—Oui, nous l'utiliserons sans doute l'an prochain pour au moins un, sinon deux spectacles. Mais je m'empresse d'ajouter que nous l'utiliserons comme des joueurs de football pourraient utiliser un théâtre. Au fond, ce n'est pas un endroit fait pour nous. Je trouve toujours un peu innocent de vouloir nous conter des merveilles en disant que le stade

sera équipé pour le théâtre. On aura évidemment quelque chose de mieux que le Grand Salon du Centre Social, mais ça ne sera pas l'idéal et on aura toujours des problèmes. Tant que l'Université et l'AGE-UM ne tiendront pas compte du fait que les arts ça existe, que cela peut être important, ça ne servirait à rien de crier. Nous, pour l'instant, on fait du théâtre avec des moyens de fortune et dans des conditions de travail assez épuisantes.

—Lucien Hamelin, qu'est-ce que vous voulez faire plus tard ?

—Bah ! ce que je veux faire plus tard ... Moi je fais du théâtre, j'en ferai peut-être plus tard ... J'ai l'intention de finir mon baccalauréat, de faire mes lettres et de continuer à faire du théâtre. Un des projets que je caresse le plus, c'est qu'aussitôt arrivée la fin du bac ou des lettres, je déciderai ça bientôt, je partirai sans doute, si je le peux, en tournée à travers la province avec une troupe, strictement pour acquérir de l'expérience et connaître le public.

—Merci bien.

Daniel SAINT-AUBIN



(Photo : Serge Proulx)

... Quand le 17^e siècle se donne des airs ...

bas les pontifes!

M. Claude Gingras, le touche-à-tout de LA PRESSE, a l'agaçante manie de donner des conseils à ceux qui ne lui en demandent pas. A-t-il une petite idée en tête, un projet dont il caresse la réalisation, que déjà il place dans la bouche des gens qu'il interroge ses rêves chéris. Notre pontife (a-t-il même le droit d'être qualifié de ce terme) aimerait vivre dans un monde de sa fabrication. Il diffuse ses "bonnes idées" à tout venant.

A l'époque (la dure époque) de l'inauguration de la Grande Salle de Place des Arts, la défunte Corporation Sir Georges-Etienne Cartier avait demandé à Jean Papineau-Couture d'écrire une oeuvre nouvelle, qui serait créée le fameux soir du 21 septembre 1963. Que fait Claude Gingras ? Il conseille à Papineau-Couture d'écrire une pièce pour deux voix, bilingue, où les solistes manifesteraient leur joie devant la beauté de la nouvelle salle. Peu importe que l'idée ait du bon ou pas (devons-nous avouer que nous la trouvons du dernier mauvais goût ?); mais Jean Papineau-Couture peut se passer d'aussi "brillantes" idées.

Dans le supplément arts et lettres de LA PRESSE de samedi

dernier (excellent baromètre pontifical), Claude Gingras nous signale, par deux fois, ses derniers caprices. A Joseph Rouleau qu'il interviewe (page 5), il suggère d'inclure à son récital du 13 avril les "Quatre chants sérieux de Brahms". Rouleau, bon prince, lui répond : "Tiens, c'est une excellente idée. Je n'y avais pas pensé". Vraiment candide, ce critique musical.

Mais c'est en page 17 que la moumounerie est la plus succulente. Gingras interviewe Jeanne Renaud, animatrice du Groupe de danse moderne. Mme Renaud lui explique qu'à un certain moment du spectacle qu'elle prépare, les danseurs ne seront pas accompagnés de musique, que le seul "accompagnement" sera le contact des danseurs sur un rideau métallique. S'informant du titre de ce ballet, qui n'a pas été chialé, M. Gingras a l'effronterie de dire ce qui suit à son interlocutrice :

"Appelez ça 'rideau', tout simplement ! Le sujet principal de votre ballet est un rideau, n'est-ce pas, et puis 'rideau', ça fait très théâtre ..."

Quelle naïveté !



(Photo : Serge Proulx)

LE THEATRE

Un effet GLAPION métamorphosant

"L'effet Glapion" de Jacques Audibert, à l'Egrégore avec Hélène Loïselle, Paul Hébert et Luc Durand. Mise en scène : Yvan Canuel.

Blaise dit : "Pour me résumer, la vie est faite d'illusions. Parmi ces illusions, certaines réussissent. Ce sont celles qui constituent la réalité." (Acte 1).

La pièce d'Audibert est-elle aussi fondée sur des illusions : illusion du temps, illusion de l'individualité des hommes. L'effet Glapion permet de passer d'un temps à un autre. On retrouve au présent des instants déjà vécus, des instants privilégiés entourés ou encadrés de vide, des moments "historiques" qui orientent la vie, qui forment l'individu ou semblent individualiser l'homme.

Un seul personnage ne change pas : Blaise Agrichant, le médecin qui connaît les principes de l'effet Glapion. Sa femme, menée par les circonstances extérieures, devient la bonne, la princesse. Le capitaine de Gendarmerie se transforme lui aussi : en vieille femme, en bandit et finalement en baron.

Sûrement, cette pièce d'Audibert, mieux que le mal court, nous donne en force

l'impression de la futilité des gestes. Le temps n'existant plus, l'individu n'ayant aucune forme caractéristique, à quoi sert-il d'exister ? A quoi sert-il d'étirer les membres d'un homme s'il ressort de l'opération aussi et si peu à la fois lui-même qu'avant. Pourquoi ne pas laisser le temps agir seul ? Ces questions qu'aborde Audibert ne constituent pas un à-côté de la pièce mais bien l'essence même de L'effet Glapion. Chacun des personnages est tiraillé par ce besoin qu'il a de sentir comme d'autres tout en étant lui-même et l'autre. Cette ligne de démarcation fragile d'un individu à un autre n'existe plus. Les métamorphoses ont l'apparence de la vérité. Et non seulement l'apparence, elles sont peut-être la seule vérité.

Quand Hélène Loïselle joue Monique, elle change de voix selon le sens de ses répliques. C'est que déjà, en elle, jaillit la tentation et s'opère le changement qui la fera princesse ou bonne. Hélène Loïselle a la souplesse qu'il faut pour tenir sur la corde mince qui unit le monde interne auquel elle aspire et celui dans lequel elle s'enfonce, forcée d'y vivre. Ce n'est que sous l'influence d'un

autre personnage qu'elle réussira à s'oublier et à se recréer.

Ce personnage multiple, c'est Paul Hébert. D'une versatilité véritable, d'une saveur douce et amère, d'une violence trouble, Paul Hébert mène ses personnages avec aplomb et force. Il me semble un dompteur qui a réussi à contrôler ses bêtes et qui les dirige si bien qu'il devient un peu celles-ci. C'est en lui, au fond, qu'il a trouvé ces personnages. Et c'est à cause d'Audibert et

aussi parce qu'il l'a voulu qu'ils ont pu percer la peau externe de celui qui fait de tous les hommes des êtres semblables.

Blaise Agrichant ne se métamorphose pas. Du moins, on le dit. Mais quand il revient de chasse n'est-il pas un autre lui-même ? Quand on le revoit, l'année d'avant, n'a-t-il pas un peu changé, ne serait-ce que d'attitude vis à vis de Monique ? Malgré sa stabilité relative, Luc Durand évolue. Ses pirouettes dans le temps

ne peuvent entraîner d'autre conséquence que celle de la confrontation de son être avec celui du passé. Un Luc Durand sûr de lui, bon comédien.

Et c'est le mouvement qui permet la métamorphose. Yvan Canuel a fait bouger. Une fois le dé clic donné tout s'enchaîne, on n'a plus rien à ajouter. L'homme se retrouvera face à lui-même, ou à l'autre lui-même. Vigueur de mise en scène, gaie et efficace.

Jean BELANGER



Hélène Loïselle, Paul Hébert et Luc Durand qui glapionneront encore quelque temps à l'Egrégore.

Au TNM :

Molière - Gascon



Jean Gascon (Arnolphe) et Denise Morelle (Georgette) dans "L'Ecole des Femmes".

Certains ont parlé de la parenté Molière - Gascon. Cette parenté existe et saute aux yeux à voir jouer "L'Ecole des Femmes" au Théâtre du Nouveau Monde. Jean Gascon en assure la mise en scène, et de plus, il interprète le rôle écrasant d'Arnolphe. Il tient la scène, d'un jour aussi soutenu que magnifiquement à l'autre, d'un souffle tou- que. Gascon éclipe tous les autres personnages autour de lui, éclipe même tous les comédiens qui rêvent de jouer Arnolphe.

Agnès est l'ingénue convoitée et couvée par Arnolphe. Le rôle peut prêter à mille interprétations. Louise Marleau nous donne une Agnès qui ne perd ni son intelligence ni son charme. Elle n'a pas l'innocence bête que nous pourrions attendre. L'innocence, chez elle, est un atout de plus. Son jeu est sombre, utilisant plus sa voix et son visage que les gestes superflus.

Des rôles plus colorés vont aux paysans Georgette et Alain. Effets de maquillage, de costume, jeux de regards, façon de dire et de marcher, Denise Morelle et Jean-Pierre Compain donnent des bouts de scène vivants, sau-

tilants à souhait. Un duo tout drôle qui joue Molière sans s'accrocher dans les alexandrins. Julien Genay (Horace) y réussit moins bien. Trop souriant, il n'a pas le poids d'un amant, mais celui d'un passionné à fleur-de-peau. Il bouge trop, traversant la scène, levant les bras, relevant sa cape, agitant le vent inutilement. L'innocence un peu naïve, que pourrait être Agnès, c'est hélas lui. Il lui manque une sobriété de jeu et une présence essentielles pour tenir le coup.

A souligner les moments très drôles de l'apparition du notaire (Claude Grisé et la plus ou moins terne figuration de Gabriel Gascon et d'Edgar Fruitier. Léo Ilial (Chrysalde) a malchance de jouer à côté de Gascon. Son jeu n'est que le reflet de l'autre. Il est éclipsé lui aussi. De son personnage secondaire, il nous semble donner une interprétation secondaire.

Pour mettre en place les intérieurs et les extérieurs que nécessite le texte, Robert Prévost a réussi une utilisation ingénieuse de l'espace. Les décors sont des rideaux peints qui facilitent les

déplacements. L'intérieur de la maison est joli, aussi coloré que peut l'être l'âme des paysans. L'éclairage se fait sentir sans heurt, annonçant à peine la transition de la nuit et du petit matin. Il n'est que nuance.

Les critiques londonienne et québécoise n'ont pas tari d'éloges pour ce spectacle. Et avec raison. Jean Gascon les vaut bien, à lui seul. Le spectacle est mené avec grande classe. On y passe une bonne soirée à rire des Arnolphe trop malins. Du grand théâtre qui fait revivre un Molière aussi brillant que drôle.

Marie-Claire LANCOT

7e SEMAINE
"La réalisation la plus parfaite que j'ai vue chez eux jusqu'à ce jour".
J. Basile

LES NOURRICES
de Romain Weingarten
mise en scène
RODRIG MATHIEU

Les Saltimbanques
angle Bonaccours et St-Paul
jeu, ven, sam, dim, 8:45 p.m.
Rés. de 4 à 9 : 727-4343
Étudiants 1.00 — Adultes 2.00
Samedi 2.00 pour tous

La course aux dollars

"100,000 dollars au soleil". Film d'Henri Verneuil; scénario d'Henri Verneuil et Marcel Jullian; dialogue de Michel Audiard d'après "Nous n'irons pas au Nigéria", roman de Claude Veillot; musique, G. Delauro; prises de vues: Marcel Grignon. Avec J.-P. Belmondo, Lino Ventura, Reginald Kerner, Andréa Parisy, Bernard Blier, Gert Frobe. Au cinéma Dauphin.

"Dans mon Western, a déclaré Henri Verneuil, il n'y a pas de cowboys mais des chevaux! Des chevaux-vapeur, évidemment... ceux qui piaffent sous le capot des camions, chauffés à blanc. Les camions sont les véritables vedettes du film, des espèces de monstres terrifiants."

L'objet de l'action est une cargaison clandestine que Rocco (Belmondo) tente de transporter au Nigéria en échange d'une prime de 100,000 dollars. Mais en volant le lourd camion, Rocco a compté sans Hervé (Ventura) son meilleur ami qui part à ses trousses accompagné de Hans (Kerner). "Dans la vie on partage la merde, jamais le pognon!", de dire Rocco à son copain qui se souvient des difficultés qu'ils avaient affrontées ensemble précédemment. Il s'ensuit une poursuite fulgurante, à perdre haleine, dans le désert, en pleine montagne, souvent à flanc de falaise. Lancés sur le



chemin, ces "trente tonnes" nous emportent vers des étapes, en des situations, en un dénouement des plus inusités. Le duel de ces mastodontes qui bondissent sur la piste, les ruses de leurs maîtres, la poussière de la course aux dollars, tout cela prodigue un specta-

cle des plus captivants. Et en effet, la rencontre de ces hommes (quand même peu scrupuleux), le climat d'action, le décor et même la musique, font du film d'Henri Verneuil un semblable au Western, mais alors, un Western oriental.

J.-P. Belmondo excelle dans le rôle du "dur-sympathique" et son allure désinvolte ne peut que nous le rendre tel. Son langage pittoresque et son visage sans cesse épanoui en font le chéri de ces dames, peut-être au même titre que le héros du siècle, James

Belmondo est maintenant un nom qui assure une publicité efficace.

Lino Ventura, le "gorille", incarne une fois de plus le personnage qui lui est propre: le dur des durs, individu qui sans vergogne vous casse tout dans un bistro en moins de quelques minutes. Il est décidément toujours en pleine forme!

Reginald Kerner est l'aventurier, genre sale type, qui aime profiter des situations (surtout des révolutions).

Bernard Blier, lui, se marre (et nous avec lui) de l'infortune du Plouck (surnom de Ventura). Celui-ci est un acteur de soutien qui n'a pas son pareil.

La réunion à l'écran de ces célébrités, dans un film du moins célèbre auteur de "Mélodie en sous-sol", avec une aventure intéressante, s'annonce comme une production des plus rentables. Voici maintenant pour l'aspect psychologique de l'ensemble: Et j'te double, et j'te rentre dedans... et j'te démolis... et j'te fous une pêche dans la fiole... et j'te traite de morue... Quelle verve! Quel dépassement! Quelle allure! Quelle salade! Faudrait leur apprendre les bonnes manières, y sont pas réguliers.

Henri FRICKX

La Nef des Fous

"Ship of fools", américain de Stanley Kramer, d'après le livre de Katherine Ann Porter, adapté par Abby Mann. Avec Simone Signoret, Vivien Leigh, Jose Ferrer, Lee Marvin, Elizabeth Ashley, George Segal, Jose Greco. Au Snowden.

Nous avons déjà suivi Kramer dans la course folle de "It's a Mad, Mad, Mad World". Ce qu'il nous propose maintenant, c'est une randonnée à bord de son "Ship of Fools". Le voyage en vaut le peine, bien sûr. Mais, quel aspect du monde nous présente-t-il? Certes, un visage moins loufoque que dans le "Mad World" et qui lie le sarcasme au drame. Il est bien étrange ce bateau, et surtout ses passagers. Qu'y a-t-il donc de commun entre ces êtres amoraux de l'écran et nous? En quoi nous concernent les attitudes hostiles de ces Allemands envers ces Juifs? Quel rapport la vie superflue de ces vieux et l'amour de leur chien engendrent-elle de notre conscience à la leur? Et que nous fait la présence à bord de malheureux réfugiés sud-américains qui couchent pêle-mêle sur le pont, alors que d'autres êtres humains sommeillent dans les cabines luxueuses du navire?

Un curieux personnage nous invite à examiner les comportements des voyageurs, il s'agit d'un nain. Il est comme nous spectateur, voilà pourquoi il s'adresse à nous et nous demande bien gentiment de nous retrouver sur l'écran.

Il ne s'agit pas ici d'une oeuvre d'introspection. Mais plutôt d'une constatation. Kramer s'adresse à notre conscience, il ne nous lâche pas un instant. Il se propose de traduire d'une façon globale la diversité des sentiments et des impressions de certains groupe de personnes. Il parvient à le faire magistralement et simplement. C'est que, il parvient à émouvoir, il nous emballe dans le paquet.

Situation de l'action: 1933, montée du nazisme.

Unité de lieu: le bateau, mais non unité d'action.

La thèse de l'oeuvre: tous les hommes sont responsables des maux qui accablent l'humanité. Donc, une étude sociale mais pas une enquête sociologique.

La traversée d'un monde social, l'examen de l'inter-relation des individus, voilà qui est très intéressants. Sont réunis par le hasard d'un voyage en bateau: Simone Signoret, la "Comtesse" qui vit un dernier amour avec le médecin du bord, Oscar Werner (se rappeler Jules et Jim); Vivien Leigh, femme usée par la vie et qui a peur de vieillir; Lee Marvin, l'américain libertin classique; ce couple qui se déchire George Segal et Elizabeth Ashley (The Carpetbaggers); Jose Ferrer qui incarne l'antisémite nazi.

L'étude de l'élément politique, psychologique, totalitaire, manque cependant de profondeur, les personnages sont trop bien campés. Le tout est empreint d'un réalisme des plus convenables qui est dû à l'universalité du sujet et de son contenu. L'objectivité, la franchise, les sous-entendus des dialogues occupent la place numéro un.

Et cette conscience, si elle se communique, peut nous faire réfléchir de la destinée de l'homme et même nous engoïser tant soit peu.

Henri FRICKX.



Etonnante fresque

A partir du 3 novembre prochain, date de l'inauguration du cinéma Vendôme, le nouveau cinéma de la place Victoria, les cinéphiles montréalais auront l'occasion d'admirer dans le hall d'entrée l'étonnante fresque de Frédéric Back sur l'histoire du cinéma.

Frédéric Back n'est pas inconnu à Montréal. Elève de M. Méheut, peintre officiel de la Marine française, il a enseigné le dessin et la décoration à l'École des Arts Appliqués de Montréal, de 1948 à 1954. Il fut également professeur d'illustration à l'École des Beaux-Arts de Montréal de 1948 à 1951.

Illustrateur à la télévision depuis 1952, avec participation à de nombreuses émissions de l'Heure du Concert, Téléthés-

tres, et émissions enfantines et didactiques.

Décorateur en chef de la compagnie Nagaria Films, pour les séries: La joie de connaître, Le roman de la science, Aux frontières de la science de 1956 à 1961. Boursier du Conseil des Arts du Canada en 1963. A conçu et exécuté les verrières de l'église de Mattawa, Ont. et des Holiday Inns de Québec et de Montréal.

Illustrateur du film "Champlain", et décorateur pour "YUL 871", productions de l'Office National du Film.

Pour marquer l'inauguration de leur nouvelle salle, la direction du Vendôme offre au public montréalais en première exclusivité nord-américaine, l'exceptionnel film de Robert Hirsch: "PAS QUESTION LE SAMEDI".

Un Québec ZÉROLINGUE?

Dans l'autobus, un jour, j'entendis deux ouvriers qui bavardaient entre eux. Puis, soudain étonné, l'un d'eux s'exclama : "Regarde la lumière ! A flash red !" Un tantinet choqué par ce langage, je fais observer à mon camarade la grossière erreur. Un peu fort, semble-t-il, car le pauvre homme entendit et crut bon se corriger; avec un léger sourire au coin des lèvres (signifiant : eh pas si bête que j'en ai l'air), il rectifia d'un ton péda- nant : "Elle flash rouge !"

Cette anecdote parmi tant d'autres, c'est un des symptômes de la maladie de notre province. Il y a lieu de s'inquiéter. La santé de la langue est menacée et même, c'est vrai, gravement atteinte. Un mal qu'il nous faut guérir, s'il n'est pas incurable...

Une langue, c'est plus qu'un moyen de communication. C'est en même temps une mentalité. Langue et pensée cheminent ensemble et, quand l'un tourne, l'autre suit. C'est prouvé. D'où la nécessité, pour bien parler, de bien penser, va sans dire, mais surtout pour bien penser de bien parler. Malheureusement, le Canadien français moyen parle aussi mal qu'il pense, et ce n'est pas peu dire. Education fautive? Pourtant, on lui a enseigné le latin, le grec... La paresse? Sûrement, mais cette paresse, elle a ses causes. Le contexte social? Certainement, et on arrive immanquablement à un cercle vicieux : tous parlent mal; comment parlerai-je bien, moi? Et, pour que tous parlent mieux, il faut que quelques-uns parlent convenablement, ce qui est impossible. Mais il y a une autre cause du dépérissement de la langue française, une cause dont tous soupçonnent l'importance. C'est l'anglais. La langue anglaise. La civilisation anglaise. Les beans, le smoked meat, le hot-dog, le hamburger, le grilled cheese, le sandwich (toasté ou plain?)... la washroom. Ces mots paraissent peut-être inoffensifs, et ils le seraient, s'ils venaient seuls... non, ils sont l'infime partie d'un cortège im-

pressionnant "made in U.S.A.", ou "made in Canada".

Le bilinguisme est un mythe. C'est le mot principal du livre de Raymond Barbeau (1). Un trompe-l'œil. Un cache-misère. Un idéal pour un pauvre peuple pauvre. Une idole qu'il faut abattre. Ah! Certains lecteurs du Quartier Latin certes sont bilingues, à n'en pas douter, et c'est souhaitable qu'ils le soient. Mais combien souffrent de savoir mal l'anglais, et parallèlement de connaître mal leur langue maternelle. Voyez ce mécanicien de Montréal, instruit dès sa deuxième année en français, parce que tout le monde parle cette langue, et en anglais, parce que son patron sera anglais, voyez s'il parle bien l'anglais, s'il parle bien le français. Son langage est une sauce d'anglais, de français et de jurons canadiens joualisants farcis d'anglicismes.

La situation est grave. Le peuple s'exprime de mal en pire. L'assimilation menace notre langue, notre culture. Il faut réagir, n'en déplaise à tous les Candides du gouvernement et aux autres défenseurs du franglais.

Bien sûr, c'est très bien d'être bilingue : on augmente le chiffre des affaires, et puis on peut dialoguer avec tout le monde, on ne se borne pas à parler dans une seule langue. Au contraire quand on parle deux langues, on élargit la vision des choses, on voit le monde d'un regard puissant et, disons-le, supérieur. On possède la culture française et la culture anglaise. On devient un être sordoué, un surhomme.

Mais il n'est pas donné à tout le monde d'être un authentique Janus Bifrons. Les grands peuples de l'histoire ne parlaient qu'une langue, mais cette langue, ils la possédaient bien. Maintenant, il faut choisir. Si on croit que la langue de Shakespeare et de Bob Dylan est la plus belle, la plus efficace, la plus vraie, alors il faut défendre son opinion et prôner ouvertement l'anglicisation de la petite bourgade Française d'Amérique du Nord. Dans ces conditions, tout sera (dans quelques générations) pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Mais si d'un autre côté on choisit de défendre la langue française (et c'est normal puisqu'on la parle déjà), dans ce cas il faut prendre les mesures nécessaires pour assurer l'épa-

nouissement et au moins la sauvegarde de cette langue française.

Il faut revaloriser notre langue. Ça ne se fait pas tout seul. Ça ne se fait pas non plus avec des lamentations; en général les Jérémias sont les cris des impuissants. Mais là où il faudra gueuler, c'est précisément dans les oreilles des dieux, c'est-à-dire des tout-puissants, c'est-à-dire ceux qui détiennent le pouvoir, c'est-à-dire le gouvernement actuel (quel descendo!).

Ce que le gouvernement devrait faire pour le peuple, c'est ce que le peuple ne peut plus faire par lui-même. Il faut changer le décor de notre belle province; il faut que les ouvriers puissent travailler en français; et il faut que l'élite du Québec se mette bien dans la tête que c'est sa tâche de sauver la langue française. Les pauvres manoeuvres de l'est de la métropole (entre autres) se fichent bien de parler anglais, français, jowl, franglais, ou tout simplement de blasphémer pourvu qu'ils conservent leur "job". Pour un camionneur, baragouiner, c'est le moindre des torts. D'ailleurs, ce n'est pas à lui de bien parler; c'est à nous, les intellectuels, de lui enseigner le bon usage du français; le bon exemple est le meilleur méthode d'éducation.

C'est à l'Etat d'agir, de redonner de la vigueur à la langue française, en faisant du français un idéal, une langue qui sert à quelque chose (pas seulement à l'Hydro-Québec), une langue qu'on parle avant 5 P.M., en supprimant un bilinguisme souvent inutile, souvent nocif. Favoriser le français, voilà ce qu'il faut. Une entreprise de pareille envergure constitue la responsabilité des organismes gouvernementaux, qui devraient au moins encourager d'une manière efficace l'expansion d'un français correct.

Le livre de Barbeau expose clairement le problème: il fournit une quantité impressionnante de faits et de statistiques qui illustrent bien son raisonnement, il réunit plusieurs témoignages intéressants. Si on peut reprocher à Barbeau certains achoppements dans la logique de son raisonnement (plusieurs fois dans son livre, il parle de l'indépendance du Québec, sans qu'on s'y attende), certaines affirmations discutables (surtout la supériorité



Raymond Barbeau, alors sans moustache

rité du français sur l'anglais : s'il y a une chose qui ne se discute pas a priori, c'est bien la supériorité d'une langue sur une autre; pour chacun, sa langue est la meilleure; c'est normal), certaines images exagérées qui dénotent un préjugé excessif (en parlant de la langue utilisée aux Etats-Unis, Barbeau qualifie certains de ses mots de cris, et il ajoute "comme chez les animaux"), certaines phrases absolument dénuées de sens ("le français, langue de l'exprimable et de l'inexprimable"), si on peut lui reprocher tout cela, il faut néanmoins se rendre compte qu'au fond c'est peu de choses, comparé à la vérité de l'idée centrale de son livre, l'unilinguisme.

Finissons sur un mot de Jean-Marie Domenach (2), que Barbeau cite, à propos de la condition de notre langue française en Amérique du Nord : "... servitude douloureuse, authentique aliénation, qui ne peut à la langue produire que l'assimilation ou la révolte".

Que choisira-t-on? Qu'advientra-t-il?

François HEBERT

(1) *Le Québec bientôt unilingue?* Raymond Barbeau, Les Editions de l'Homme, Montréal, 1965.

(2) *Esprit*, février 1965, pp. 295-296. Cité par Barbeau, op. cit., p. 103.

Pierre Létourneau du 28 au 31 octobre
prend rendez-vous avec la renommée à la Comédie-Canadienne

Billets en vente tous les jours de 10 h. a.m. à 7 h. p.m.

COMÉDIE



LA TÉLÉVISION

"Elaine, je te réchaufferai"

(air connu)

Dimanche soir, 8 heures : MUSIC-HALL. Radio-Canada revient à ses premières amours. D'abord en redonnant au programme son titre original (après EN HABIT DU DIMANCHE et PLEINS FEUX). Ensuite en le replaçant à son heure première, soit en même temps que THE ED SULLIVAN SHOW. Et nous revoilà aux beaux jours où Suzanne Avon, puis Michèle Tisseyre régnaient sur l'émission. Mais ces jours étaient-ils vraiment beaux ? Bien malin qui pourra répondre, car pour la plupart ces jours sont oubliés, et depuis longtemps. C'est un peu le sort de toute émission dite de variétés que d'être reléguée aux oubliettes. On ne demande pas à ce genre de spectacle d'être inoubliable mais de nous faire passer un bon moment de détente.

Qu'est-ce qu'un music-hall ? Il est plus facile de dire ce qu'il n'est pas que de fournir une définition précise du genre. Disons que le music-hall n'est pas un "one-man show" à cause du nombre d'artistes qui y évoluent. Non plus une pièce de théâtre ou un opéra à cause des genres différents qui s'y côtoient. Le music-hall est un ramassis d'artistes et de genres. Il se compose essentiellement d'une série de numéros, le plus souvent sans rapport les uns avec les autres. D'où aussi le synonyme de variété. Il tient la place entre le défunt vaudeville et le toujours populaire spectacle de cabaret. Du côté professionnel, le music-hall est techniquement plus au point que le vaudeville où l'on a toujours l'impression que tout est improvisé. Voir l'insipide ALORS RACONTE. C'est le public, la façon de voir du public, qui différencie le music-hall et le spectacle de cabaret. D'ailleurs on y retrouve les mêmes artistes.



On s'ennuie parce qu'Elaine Bédard nous donne l'impression de s'ennuyer.

Il existe deux sortes de music-hall. Il y a d'abord la formule française où l'on mise sur la valeur d'ensemble du spectacle et où une seule vedette fait le lien entre les numéros. C'est le style de Joséphine Baker, Mick Mychel, Line Renaud, style que Muriel Millard essaie depuis des années et des années d'implanter ici avec un fouillis de plumes et de paillettes, de grands escaliers et d'innombrables lumières.

L'autre formule, c'est le music-hall à la mode américaine où un animateur, indépendant des artistes, présente les numéros. C'est cette formule qu'a adoptée Radio-Canada depuis les débuts de son émission.

Que vaut MUSIC-HALL cette année ? Il est moins que quelconque. On ne demande à ce programme que de nous délasser pendant une heure et il réussit à nous ennuyer et à nous enrager.

En général, il nous ennuie. La faute n'incombe pas aux artistes car pour les artistes, c'est une affaire de goût. Il est fatal que des numéros ne nous plaisent pas. Si on apprécie pas le ballet, si on n'aime pas les acrobaties, si on déteste l'opéra ou si on exècre le yé-yé, on trouvera toujours matière à récriminations au cours d'une telle émission. Cependant, d'autres numéros nous feront passer d'agréables moments, soit par la virtuosité de l'artiste, soit par la sensibilité de son interprétation. Evidemment, si en partant on déteste le music-hall, alors...

Si MUSIC-HALL nous ennuie cette année, c'est la faute de l'animatrice Elaine Bédard. Comme on regrette Monique Leyrac ! On regrette même Jacques Normand qui, pourtant, était quelconque comme animateur ! On s'ennuie parce qu'Elaine Bédard nous donne l'impression de s'ennuyer. Elle manque de chaleur. Sa voix, monotone au possible, ne réussit pas à faire passer l'ad-

mission que sa bouche débile en présentant les numéros. Tout est factice avec elle. Elle semble à cent lieues de son occupation. On la dirait absente de tout ce qu'elle dit ou fait. On croirait entendre une poupée réciter les boniments placés sur une bobine intérieure. Quel froid ! Quelle insensibilité !

Mais quelquefois aussi MUSIC-HALL nous enrage comme ce fut le cas lors de l'émission du 7 octobre dernier. On nous promettait comme plat de résistance LES COMPAGNONS DE LA CHANSON. On a attrapé une véritable indigestion. Soit par souci d'épargne, soit par malhonnêteté intellectuelle, on nous présenta ces artistes directement de la Comédie-canadienne, au beau milieu de leur spectacle. Ceci nous donna l'occasion d'entendre la fin d'une chanson, une chanson inconnue (et qui le demeurera) d'Aznavour, et le début, le début seulement, d'une autre chanson. Puis le sourire mécanique de l'animatrice inanimée nous annonça la fin de l'émission.

C'est se moquer des téléspectateurs. Si bien que la semaine suivante, il ne nous restera plus qu'à faire comme au beau temps de MUSIC-HALL : "switcher au channel 6" et regarder Ed Sullivan qui, lui, nous présentera, en direct, les Beatles, avec comme supplément les cris hystériques, hommage de "the pepsi generation".

Michel MONETTE

Un Concile d'amour

Médecin, Oscar Panizza fréquentait l'asile d'aliénés de la Haute-Bavière où il termina ses jours comme patient. Jusqu'à sa mort, survenue en 1921, il profita de très brèves périodes de lucidité pour écrire l'Immaculée conception des papes, dont il fit la démonstration. Mais c'est une oeuvre cinglante et prophétique, le Concile d'amour, qui a retenu l'attention de l'éditeur Jean-Jacques Pauvert en notre époque d'oeucuménisme. (1)

L'acte premier du Concile d'amour a pour théâtre l'assemblée céleste où arrive la Trinité.

"Lentement, avec d'innombrables précautions, le cortège accompagne Dieu le Père jusqu'au trône. On l'aide à gravir les deux marches, on lui soulève les jambes, on lui fait faire demi-tour et on l'assoit lentement sur le siège de style byzantin, garni de riches mosaïques". Et d'un. Tandis que l'auguste personnage trouve "terrible de vivre dans une vieille éternelle", Marie entre et s'assoit, "entourée des anges de sa suite, exclusivement occupée à sa toilette, se regardant dans un petit miroir et s'aspergeant de parfums". Le Christ par ailleurs, totalement apathique, arrive en retard et ne prend garde à personne. Enfin, "une langue de feu descend de la voûte et traverse la salle avec un sifflement de fusée, qui s'évanouit dans une

sorte de bruit métallique : c'est le Saint-Esprit".

L'Eglise triomphante, qui au printemps de 1495 s'ennuie plus que jamais, déplore la conduite des hommes en général et des prêtres en particulier. Au Vatican, par exemple, la cour s'adonne aux pires excès : "Alexandre VI ne sait rien, Rodrigo Borgia sait tout". Que faire ? Quel châtiement imposer qui soit effrayant et juste ? On convoque le diable et le diable décide bientôt, encouragé par les apôtres, de faire une fille à Salomé : elle sera la première, cette fille, à transmettre la syphilis au genre humain.

L'essentiel de cette tragédie devant laquelle de nos jours encore, pour reprendre le mot de Breton, "la réaction des spectateurs imposerait le baiser du rideau avant la fin de la première scène", réside dans sa parfaite conformité à la tradition prosocratienne — tradition florissante en littérature.

Qu'on relise le Second Faust, le Paradis reconquis, de Milton, la Fin de Satan, de Victor Hugo ; qu'il s'agisse de la Chute d'un ange, de Lamartine, ou du Malin réconcilié, de Balzac, ou du Démon du bien, de Montherlant : c'est toujours le même thème de l'universelle rédemption.

André BERTRAND

(1) Collection "Libertés".

**Du 1er au 7 NOVEMBRE
au GRAND SALON à 8.30**

■ Bar ouvert chaque soir pendant et après le spectacle

■ Danse après chaque spectacle

Billet : \$1.25 (membres ageum)

Gracieuseté de
CHEZ ERCOLE
restaurant Italien, rue Côte des Neiges, près Queen Mary

Bienheureuse AÏDA!

A la Grande Salle de la Place des Arts, jeudi 21 octobre, "Aïda", de Verdi, production de l'Orchestre symphonique de Montréal, avec Virginia Zeani (Aïda), Richard Cassilly (Radamès), Lili Chookasian (Amnérís). Mise en scène: Irving Gutman. Chef des chœurs: Marcel Laurencelle. Direction d'orchestre: Zubin Mehta.

Monter Aïda n'est pas chose facile: l'oeuvre de Verdi exige le déplacement de plusieurs chanteurs (on ne se contente pas ici de deux grands rôles), la mise en place d'un nombre incalculable de figurants, le déploiement de décors et de costumes somptueux, etc.

Le grand mérite de l'équipe d'opéra de l'Orchestre symphonique de Montréal est d'avoir présenté un spectacle unifié, dense et compact, jamais dispersé. Il n'y a pas deux cents figurants, il y a une équipe; il n'y a pas de vedettes, mais une distribution. Virginia Zeani n'existe pas, c'est Aïda qui frémit sur scène. Lili Chookasian n'est pas un contralto américain, mais Amnérís. L'opéra fait des miracles quand tout est unifié.

Même remarquable unité de tons dans les décors. On com-

prend difficilement pourquoi on a dit que la production se rattache à la tradition du music-hall. Combien de fois avons-nous subi, à l'opéra et au ballad, de ces horribles costumes aux couleurs délirantes! Pour Aïda, une chose que nous n'avions jamais vue et que nous avons toujours souhaitée: l'unité de tons. Il fallait voir le deuxième tableau du premier acte (intérieur du temple de Vulcain): toutes les variantes du bleu y étaient. Effet saisissant. Même chose à la première scène du second acte (appartement d'Amnérís): les ocres, jaunes et bruns, se répandaient dramatiquement.

Même homogénéité chez les chanteurs. Le culte de la vedette cède enfin la place au théâtre lyrique, revu et corrigé par Zubin Mehta et le metteur en scène. Virginia Zeani, dans le rôle-titre, y donne tout ce qu'elle a à y donner, et jamais trop. Elle dispose d'une voix remarquable et l'utilise en artiste. Pour l'air "o patria mia", Zeani déploie toutes les nuances d'une âme sensible et d'un romantisme attachant.

Richard Cassilly, qui chantait le rôle de Radamès jeudi dernier, dispose d'une voix intéressante, un peu métallique (elle fait Lohengrin) mais, par là, sied parfaitement bien au rôle héroïque qu'elle soutient.

La révélation vocale et dramatique: Lili Chookasian. L'artiste est déjà venue à Montréal, mais jamais n'avions-nous été envoûtés par elle à ce point. Une révélation, certes, non par rapport aux autres chanteurs, mais au rôle lui-même. Chookasian utilise sa voix pour transfigurer un personnage, elle redonne au rôle d'Amnérís la puissance dramatique qui lui revient. Trop de contraltos ont fait de ce rôle un personnage de second plan.

Yoland Guérard campe un roi plein de noblesse dans un costume un peu momie. Joseph Rouleau (qui nous avait tellement impressionnés il y a quelques années dans "Cosi fan tutte") nous fit regretter la brièveté du rôle de Ram-



On aperçoit au premier plan, dans l'ordre habituel, Virginia Zeani (Aïda), Jon Vickers (Radamès) et Lili Chookasian (Amnérís), dans une scène du retour triomphal de Radamès.

phis. Georges Forget (le messager) est passé inaperçu. Anton Dolin, qui a fait la chorégraphie des ballets, ne nous a malheureusement pas donné ce que nous étions en droit d'attendre de lui.

Mais que de détails vite oubliés par la puissante unité du spectacle!

On se demande pourquoi l'OSM a changé la formule de ses programmes d'opéra. Pour "Tosca" et "La Traviata", la brochure réunissait synopsis (bilingues), présentations d'artistes, et aussi, chose appréciable, les projets de décors. Pour "Aïda", le programme se vend 50 sous; on y trouve le résumé de l'oeuvre en anglais, et, le plus insolitement du monde, le libretto complet de l'opéra, en français et anglais. Nous n'en voyons vraiment pas l'utilité. Qui a le temps de lire le drame entier avant le spectacle. Et le lire en vers français rimés! Nous aurions préféré les esquisses de décors. Et de beaucoup.

Daniel SAINT-AUBIN

G. Brisson, pianiste

Mardi 19 octobre, à la Salle Claude-Champagne, Gaston Brisson, pianiste. Programme: J. S. Bach, Toccate en mi mineur; L. V. Beethoven, Sonate opus 27 no 2; Claude Debussy, La Puerta Del Vino, L'Isle Joyeuse; 2e partie: Frédéric Chopin, Ballade en sol Mineur, Nocturne en sol majeur, Sonate en si mineur opus 58.

Tantôt comme accompagnateur, tantôt comme pianiste de concert, Gaston Brisson, jeune pianiste canadien s'est produit à plusieurs reprises sur les scènes montréalaises, notamment à la Place des Arts, à la Comédie Canadienne et à la salle Claude Champagne, où il jouait pour la troisième fois mardi soir dernier.

Le concert débutait avec une Toccate de Bach, où Gaston Brisson a donné une interprétation froide, purement technique. Un peu plus de chaleur fut manifestée dans la Sonate de Beethoven, chaleur gâtée par un mouvement trop lent de la pièce, et par une technique manifestant de la faiblesse à certains passages.

Mais l'audition de La Puerta Del Vino et de L'Isle Joyeuse vint démentir l'impression laissée par les deux pièces précédentes. Brisson apparaît un parfait interprète de Debussy. Enjouement, irréalité, calme se succèdent. Sa personnalité est alors en complet accord avec l'oeuvre. Dans ces pièces, une parfaite maîtrise de la technique, aucun accrochage. Interprétation remarquable.

La deuxième partie du concert, entièrement consacrée à Chopin continue cette impression. On y trouve de très beaux moments, surtout dans la sonate en si mineur où l'artiste se surpassa. Aucune influence ne se fait sentir, interprétation personnelle, romantisme contrôlé. Alors que dans la ballade et le nocturne, tout en y retrouvant ces qualités, l'effet se trouve quelques fois gâché par la faiblesse de la technique.

Manque de maîtrise dans la technique, influence certaine du professeur dans certaines pièces, mais interprétation brillante et personnelle de Debussy et de Chopin surtout dans la sonate.

France-Marie LUPIEN



Virginia Zeani

Un concert nordique

A la Grande Salle de la Place des Arts, concert double d'abonnement de l'Orchestre Symphonique de Montréal. Programme: Méditation de Medea et danse de vengeance (Barber); Concerto pour violon en ré mineur (Sibélius); Symphonie No. 2 (Brahms). Soliste: Ivry Gitlis, violoniste. Au pupitre: Zubin Mehta.

C'est incontestablement l'orchestre qui a été la révélation de ce concert. Non que nous ayons l'habitude d'obtenir de l'ensemble montréalais des exécutions médiocres, mais plutôt parce que certains critiques depuis le début de la saison ont blâmé l'orchestre en oubliant systématiquement de tenir compte de l'incurie de certains chefs.

L'orchestre a été très brillant dans l'oeuvre de Barber. Les musiciens ont manifesté une belle vivacité pour recréer l'animation de ces pages un peu faciles, parvenant presque à donner une certaine grandeur à l'oeuvre;

c'est un tour de force. Car la musique de Barber est vulgaire. Et nous trouvons un peu déplacé de voir Médée, l'héroïne d'Euripide, préparer sa sombre vengeance sur un rythme de jazz à peine retouché par le compositeur. Cela relève davantage du "showbiz" ou de la comédie musicale que de la tragédie classique.

Ivry Gitlis a donné du concerto de Sibélius une interprétation éblouissante. Son jeu chaleureux et tendre convenait parfaitement bien à cette musique mélodieuse et il y semblait très à son aise, secondé par un orchestre attentif, et un chef pour qui ces pages n'ont pas de secrets (Mehta dirigeait sans partition). Pour les nordiques que nous sommes, cette musique est particulièrement touchante, évoquant

les grands espaces verts et les paysages vides. Le dégagement des toiles de Lemieux, l'austérité des oeuvres en noir et blanc de Borduas, les chansons plaintives de Vigneault sont des démarches analogues. L'adagio est merveilleux; on y entend l'homme du nord chanter sa tristesse et sa résignation. Le violoniste s'élance dans une mélodie immense, et nous voyons bientôt l'orchestre se joindre à lui dans des emportements vibrants, presque désespérés, et qui nous font frémir tellement que nous sentons concernés par ce message. Une oeuvre très attachante.

Après l'"entracte", on nous avait réservé une surprise. Ou plutôt, puisque nous étions prévenus, disons qu'on avait réservé une surprise à l'auditoire. En effet, et alors que le programme

annonçait la première symphonie de Shostakovitch, on joua sans en avertir aucunement le public la deuxième symphonie de Brahms. Il est assez imprudent de procéder de la sorte quand on connaît la faune qui se presse à ces concerts d'abonnement; nous parions que la majorité ne s'est pas aperçu du changement.

De toute façon, la surprise fut assez agréable; l'exécution de la symphonie de Brahms fut splendide, tout à fait irréprochable. Une interprétation qu'on pourrait qualifier de "définitive". Brahms sied particulièrement à Mehta et, grâce à la coopération d'un orchestre qui s'est haussé au niveau des ensembles virtuoses, il a démontré une fois de plus sa profonde connaissance de la musique du maître allemand.

Nous avons entendu de la façon la plus pure le chant profondément humain de Brahms et nous avons été émus devant la grandeur, la beauté, la force de l'oeuvre aussi somptueusement présentée.

Pierre-Louis GUERTIN.

LES DISQUES

Pierre Létourneau, Vol. 3; Sélect SP-12.133 (stéréo : SSP-24.133). Arrangements et direction d'orchestre : Paul Baillargeon.

Les deux premiers microsillons de Létourneau nous avaient habitués à un certain style de chansons. Et à la première audition de ce dernier disque, on se sent un peu dérouter. Pierre Létourneau, avec Paul Baillargeon, prend une autre direction. C'est un choix valable et heureux jusqu'à un certain point.

Jean-Pierre Ferland, Vol. 4; Sélect SP-12.132 (stéréo : SSP-24.132). Arrangements et direction d'orchestre : Franck Dervieux.

Jean-Pierre Ferland ne nous avait pas donné d'excellentes choses avec ses deux derniers microsillons. Mais ici la qualité. Ce disque peut même se rapprocher sans crainte de ceux de Jacques Brel...

Ferland a fait des chansons dans la veine de celles de Brel. Un peut trop peut-être. Il y a de la puissance dans sa voix, dans son interprétation, mais aussi on sent une certaine retenue. Et c'est excellent. Ferland ne force pas la note, il a su mesurer juste.

Sur ce disque, on retrouve de douces ballades, pleines de poésie. Tout cela nous rappelle ses premières chansons. C'est sans doute en cessant de produire des rythmes presque exclusivement commerciaux que Jean-Pierre Ferland a réussi à atteindre ce niveau. Je pense à des chansons comme "Madame Cailloux" et "Les bums de la 33e avenue". Quant à la chanson "Les jour-



La poésie de Létourneau demeure la même. "Pour ma mélancolie", "Les longues semaines" et "Les gerbes sauvages" nous conduisent dans ces contrées merveilleusement humaines de la chanson. "J' m'appelle Antoine" nous ramène à la ville dans un rythme aussi réussi que celui de "Mathieu". Une seule chanson me déplaît : "La chanson du vrai bonheur". C'est une chanson de spectacle qui ne gagne rien à être enregistrée. Au contraire. Sur scène, du fait qu'elle est déjà sur le disque, elle sera trop connue et perdra une bonne part de son effet.

Ce qui est le plus étonnant sur ce disque, c'est que Létourneau réussisse à percer malgré le massacre de John Dament fait à la réalisation. Pourquoi Monsieur Dament a-t-il succombé à la tentation de "mettre de l'écho" un peu partout? Pourquoi a-t-il coupé aussi stupidement la fin de "Les gerbes sauvages"? Pourquoi n'avoir pas mis en relief la guitare qu'on entend à peine dans "Terre vague"? Ce sont des erreurs techniques impardonnables.

Mais Létourneau dépasse heureusement toutes ces imperfections et ce nouveau tournant qu'il prend dans la chanson pourra, je l'espère, le mener loin.



nalistes"; elle est la meilleure des satires qu'on ait pu produire ici. C'est bien dit et bien mené.

Mais ce disque vaut encore plus si on s'attarde aux arrangements musicaux. Franck Dervieux et Jean-Pierre Ferland ont su donner à leur enregistrement une qualité rarement atteinte ici. Leur travail est excellent. Et même si on n'aime pas Ferland, on se laisse prendre par la beauté et la maîtrise de ses possibilités.

J. B.

CINE-CAMPUS

CINEMA AMERICAIN

THE HORSE SOLDIERS

(ANGLAIS)

un western en Deluxe color de JOHN FORD
avec John WAYNE et William HOLDEN



"... Jugé à l'aune du défaitisme élégant de presque tout le cinéma contemporain, THE HORSE SOLDIERS est encore passionnant. Le cinéaste et l'homme dégagent toujours cette même force herculéenne, tempérée d'extrême tendresse. Mais les contours s'estompent de plus en plus, Ford est très près de se copier lui-même. Faut-il préciser pour les âmes chagrines que, à ses meilleurs moments, THE HORSE SOLDIERS nous semble bien supérieur et à LA CHEVAUCHEE FANTASTIQUE et à QU'ELLE ETAIT VERTE MA VALLEE !

Louis MARCORELLES

AU MEME PROGRAMME :

★ "THE CRITIC", d'Erenst Pintoff

★ "HIGHWAY" de Hilary Harris

★ "PRIMARY", de Richard Leacock

SAMEDI, le 30 OCTOBRE - 8.00 p.m. - AUDITORIUM de l'U. de M.

Gratuit sur présentation de la carte de membre de l'AGEUM.

LES BEAUX-ARTS

Les Barbeau...

On a toujours beaucoup plus de plaisir à entendre parler un "peintre opticien" qu'à regarder ses oeuvres. En tous cas, c'est plus reposant. Je ne sais pas comment sont les autres tenants de l'art optique, de par le monde (on connaît les idées de Vasarely par les nombreuses préfaces aux catalogues d'expositions qu'il a signées), mais je sais que nos "opticiens québécois" ont la parole facile et le verbe haut... Ils se défendent très bien et quelques-uns ont des talents de véritables polémistes. Leurs raisonnements possèdent les mêmes qualités de netteté et de franchise que leur peinture. Leurs théories, comme leurs tableaux, sont sans bavures.

Marcel Barbeau, dont les oeuvres récentes seront exposées à la galerie du Siècle, jusqu'au 31 oct., n'échappe pas à cette règle. Mais chez lui, on découvre deux éléments nouveaux (nouveaux parce qu'ils n'existent pas, ou existent différemment chez les autres membres du groupe optique). Marcel Barbeau est doué d'un humour assez particulier, doublé d'un sens inné du paradoxe. Mais comme chez un "peintre opticien" tout est réduit à la plus stricte simplicité (celle de l'effet rétinien), de même, le paradoxe se résout en une simple illusion rationnelle que la logique vient éclairer.

Barbeau nous explique, avec autant de simplicité que de clarté, que sa peinture optique actuelle est l'aboutissement logique de son évolution à partir de l'expressionnisme abstrait. Tout le monde sait en effet que Barbeau a suivi de très près les expériences de Borduas, puis, rejetant le hasard, il s'est orienté vers une plus grande rationalisation de sa peinture.

Il a commencé par épurer ses couleurs. En 1961-62, il

peignait des tableaux où alternaient les masses de noir et de blanc. Or, si l'on place côte à côte des noirs et des blancs, ceux-ci nous apparaissent tour à tour comme le fond, puis comme le premier plan du tableau. De façon plus ou moins inconsciente, il créait déjà des espaces illusoires. Depuis, les expériences de Barbeau sont devenues plus conscientes. Maintenant, il sait nommer ce qu'il fait. Et, me semble-t-il, son expérience artistique est d'autant plus valable qu'il garde un certain recul vis à vis lui-même : Barbeau croit en ce qu'il fait, mais il n'a pas barricadé les portes. Il ne sait pas ce qu'il fera dans 15 ans, mais il sait que ce sera différent.

Barbeau n'a pas totalement renié son attachement à l'expressionnisme abstrait : il ne fait pas de dessin préalable et c'est avec une liberté relative qu'il "masking tape".

Cette liberté d'esprit, Marcel Barbeau la manifeste encore par un type d'humour assez particulier : il se moque gentiment autant de lui-même que de son public, en intitulant ses tableaux des "rétines" (parce qu'ils produisent des effets rétinien).

Il y a une plaisante absurdité à nommer un tableau "Rétine Optimiste"... surtout s'il est composé de bandes serrées, ondulées de bleu, blanc, rouge, et jaune.

Quant à "Rétine Hilarante", s'il vous fait venir les larmes aux yeux, c'est par un phénomène purement physique, où le rire n'a rien à voir...

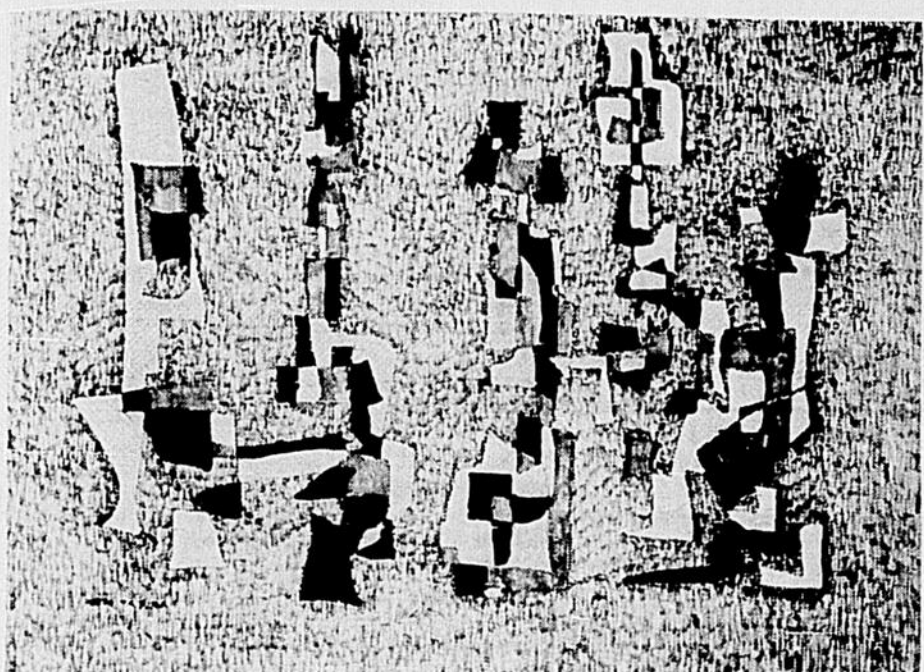
L'art contemporain n'existe pas sans légende. Marcel Barbeau est en train de créer la sienne et pour cette raison, il faut croire qu'il a des chances de passer à la postérité.

Raymond CHARLAND

du siècle



Les Barbeau du Siècle : un art opt... imiste et enti... septique, cu la pureté des effets rétinien.



Les encres de Nova Taylor à la Galerie Martin

Les ENCREs de Nova Taylor suggèrent des groupes de personnages qui se découpent sur un fond de tableau généralement monochromé, composé par de légers traits de plume tantôt parallèles, tantôt entrecroisés.

D'un dessin net et précis, le trait noir, nerveux, encercle les formes géographiques irrégulières qui déterminent les personnages.

Les couleurs sont pures. Cernées d'un trait noir, qui en délimite le contour, elles laissent parfois l'impression d'un coloriage, d'un remplissage.

Dans une série d'encres, Nova Taylor a utilisé les hasards picturaux comme point de départ

à ses compositions. Les coulisses d'encres créent un modelé qui rend ces pièces plus intéressantes, en les situant dans un espace tangible. Les autres sont agréables à regarder, d'une facture habile. Mais la poésie fait défaut et on a trop souvent l'impression d'être devant des oeuvres purement décoratives.

Nova Taylor dessine avec beaucoup d'habileté des personnages aux couleurs riches, mais qui ne suggèrent rien d'autres que ce qu'ils sont. Le monde pictural de Nova Taylor me semble assez froid...

R. C.

"Les Bouffons du Roi, de Nova Taylor: est roi qui peut, bouffon qui peut..."

Sisson, chez Irla Kert

Né à Boston, Laurence Sisson expose pour la première fois à Montréal des paysages étranges. On est tout de suite charmé par ces plages et ces hauts-fonds que nous découvre la marée basse. Mais ce qui nous intéresse d'abord c'est de savoir comment il a pu réaliser ces rochers, ces cailloux polis comme la nacre qui parsèment les plages boueuses.

Sisson a sans doute utilisé un truc, un procédé analogue à celui des encres lavées, mais différemment cependant, puisque pour

peindre, il utilise la technique de l'huile sur "gesso".

Ce problème du procédé est le premier à retenir notre attention. Il peut constituer un danger: détourner notre attention de l'essentiel, qui la jouissance rare d'un paysage neuf et original.

Ce paysage déroutant, mais cependant familier, se présente en une perspective spatiale qui lui donne une certaine réalité. Mais il est doté d'une atmosphère lumineuse, vaporeuse, palpable, qui éveille dans notre esprit des réminiscences oniriques.

Sisson se révèle un artiste habile, qui sait exploiter un procédé mystérieux qui à l'analyse peut se révéler d'une grande simplicité. L'important c'est qu'il arrive à créer un monde de rêve dont la poésie a une saveur romantique...

R. C.

Au Musée d'Art Contemporain :

Une nouvelle vague de la figuration?

Louis Quilici est un autodidacte. Comme pour la plupart des autodidactes, le but premier de la peinture est l'expression. Quilici en a beaucoup à dire sur tout ce qu'il refuse dans notre société. Chacun de ses tableaux est une charge. Son humour corrosif n'épargne aucune de nos institutions les plus consacrées. Le clergé, une fois de plus en prend un bon coup: Soeur Camille, La Messe à Onze Heures, et Enluminures, sont autant aux travers et aux vices que la tradition prête aux membres de cette institution. La famille n'est pas à l'abri de son

esprit méchant: "Le Retour de Colomb" dans ses foyers nous laisse entendre pourquoi il avait envie de repartir et pourquoi il est mort dans la misère. Quant à la Patrie, c'est le thème le plus éculé de cette exposition.

L'humour de Quilici frise parfois le macabre (La Mort de Marat) et frôle la pornographie: L'Attentat et Les Préliminaires en sont deux échantillons.

Quilici ne se préoccupe pas tellement d'esthétique. Il utilise n'importe quelle technique, ou même

un mélange de plusieurs, pourvu que ça lui permette d'atteindre l'effet désiré.

L'exposition de Quilici groupe trois séries d'oeuvres: une série peu importante de gravures, une série de collages rehaussés d'encres, de coloriages, etc... et une série de tableaux reliefs assez prononcés. Ces derniers tableaux ne sont pas sans me rappeler les "peintures-sculptures aux reliefs de sable" d'Edouard Jasmay, lesquelles sont cependant d'une naïveté plus sympathique.

R. C.

Invitation au voyage, de Louis Belzile

"Là, tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme et volupté."

Ce poème de Beaudelaire, si injustement galvaudé, me revient à l'esprit au sortir de l'exposition des tableaux de Louis Belzile, à la Galerie Libre.

Belzile nous invite à franchir le "Décor du Temps" et à déjouer l'"Intrigue des Songes". Abordant aux "Rivages d'Eutopie", cette "Oasis de l'Espace", nous demeurerons la "Proie de l'Heure" pendant toute la "Saison Vive", jusqu'au "Retour de Cythère"...

Trêve de mauvais jeu d'esprit sur les titres... L'exposition des tableaux récents de Belzile nous présente sa toute nouvelle façon de peindre. Il a gardé son amour des couleurs chatoyantes, tendrement mêlées les unes aux autres.

Mais à cela, s'ajoutent deux éléments nouveaux qui rythment la composition et en accentuent les harmoniques. Belzile incorpore maintenant dans sa peinture une matière granuleuse dont la luminosité mate contraste avec les surfaces lisses et luisantes.

Les teintes discrètes et sobres de bleus, de rouges, et de bruns qui modulent les tableaux de Belzile, manifestent une grande sensibilité.

A une époque où la peinture est soit une provocation visuelle, soit une révolte intellectuelle, l'art de Belzile nous apparaît comme une oasis de fraîcheur dont la poésie raffinée est faite autant d'une délicatesse de sentiment que d'une sobriété dans le lyrisme...

R. C.



A l'affiche au théâtre des Saltimbanques: "Les Nourrices", avec Michelle Valois et Jacques Desnoyers.

NOTRE CHOIX



Détail de la fresque de Frédéric Back, au cinéma Vendôme.

musique

● Ce soir, à la **Grande Salle**, Yehudi Menuhin, violoniste. ... accompagné au piano par Fou T'song ...

● Demain, vendredi, et dimanche, dernières représentations d'**Aïda** de Verdi, production de l'OSM. ... un spectacle somptueux, une étonnante distribution ...

● Et pour trois représentations, à l'austère et aristocrate **Grande Salle**, **Liberace**. ... pour dames d'un certain âge ...

bas de la ville avec "Les Nourrices".

... Rodrig Mathieu fut aperçu à la première de "L'effet Glapion". Aurait-il l'intention de se lancer dans le théâtre professionnel? ...

● "Les Canapés" au **Théâtre de La Place**. ... merde ...

● On présente au **Stella**, "Fleur de cactus" de Barillet et Grédy, avec Pierre Thériault et Janine Sutto. ... une bonne comédie, longue un peu mais quand même agréable à voir ...

● **L'Egrégore** commence actuellement une nouvelle saison avec une pièce d'Audiberti: "L'effet Glapion". Avec Hélène Loïsele, Paul Hébert et Luc Durand. ... on y rit de ne pas savoir qui on est. Très bonne représentation quoiqu'en dise M. Basile, le pauvre ...

● L'île Ste-Hélène accueille "Who's Afraid of Virginia Woolf", version anglaise. **La Poudrière** est le seul théâtre international à Montréal. ... espérons que le texte français ne se perdra pas dans les grandes gelées du fleuve ...

● A "L'Estoc" (Québec), "Fin de partie" de Samuel Beckett. ... pour ceux qui disposent de fins de semaine longues et riches ...

cinéma

● **Alouette**: "My Fair Lady" ... à voir avant qu'il ne quitte l'affiche ...

● **Cinéma Imperial**: "The Greatest Story Ever Told". ... du cinéma dortoir: nul n'est prophète en son pays ...

● **Dauphin**: "100,000 dollars au soleil" ... voir critique dans nos pages ...

● **Elysée**: "Le Bonheur" ... n'est en fait que convenance et l'amour se voile des ambigüités de la vie ...

● "Thomas l'imposteur" ... film très beau qui laisse sentir la nuance entre un très bon film et un chef-d'oeuvre ...

● **Festival**: "Onibaba" ... Effacement de l'être humain sous des aspects animaux ... pas de trace de l'être humain, on le cherche ...

● **Kent**: "The Collector" ... sera bientôt suivi de "Knack" ...

● **Laval**: "Léon Morin Prêtre" ... s'envola pour Rio, gagna 100,000 dollars au soleil et découvrit qu'une femme est une femme ...

● **Parisien**: "De l'amour" ... la "sein glin-glin" a déjà eu lieu et se prolongera encore longtemps ...

● **Saint-Denis**: "Pas de vacances pour les idoles" ... ni pour notre pauvre génération ...

● **Séville**: "The Sound of Music" ... un beau film, certes, mais qu'il fera beau remplacer ...

● **Snowdon**: "Ship of Fools" ... voir critique dans nos pages ...

● **Cinémathèque canadienne**: le cinéma tchécoslovaque contemporain: à 6 h. 30, lun. 1: La Machine à tuer les méchants (Roberto Rossellini); mar. 2: Telle est la vie (Takovy Je Zivot); mer. 3: Assassins et voleurs (Sacha Guitry); jeu. 4: L'accusé (Jan Kadar et Elmar Klos); à 9 h., lun. 1: L'as de pique (Milos Forman); mar. 2: Le premier cri (Jaromil Jires); mer. 3: Ikarie XBI (Jindrich Polak); jeu. 4: La mort s'appelle Engelchen (Kadar & Klos).

● **Galerie Martin**: ... Encre de couleur de Nave Taylor; voir le compte-rendu dans nos pages ...

● **Galerie Soixante**: ... Fernand Leduc, l'aristocrate des constructivistes ...

● **L'Art Français**: ... Collages de Tardif-Côté: une sensibilité toute féminine ... Sculptures de Jean Noël: trois tendances, trois styles ...

● **Le Gobelet**: ... Photographie de David Buchanan: un globe-trotter finit toujours dans une taverne ...

● **Musée d'Art Contemporain**: ... LOUIS QUILICI; voir notre compte-rendu, dans nos pages: Une nouvelle vague de la figuration française. LA VIE BIENNALE DU CANADA: une sélection de 114 tableaux d'artistes canadiens, par William Townson de Londres: réussite ou échec du colonialisme? ...

● **Musée des Beaux Arts**: —Rétrospective J. W. Morrice; jusqu'au 31 oct. —Gravures récemment acquises ... jusqu'au 30 oct.

● **Tournesol, métiers d'art**: ... La véritable centrale d'artisanat du Québec ... L'autre n'est qu'un bazar ...

théâtre

● Le **Théâtre du Nouveau Monde** présente à l'**Orphéum**, "L'Ecole des femmes" de Molière, avec Jean Gascon et Louise Marleau. ... Gascon-Molière un couple aussi agréable que celui de Groulx-Bottom. Voir critique à l'intérieur de nos pages ...

● **Les Saltimbanques** continuent leur allaitement maternel à leur atelier-théâtre du

beaux-arts

● **Centre d'Art du Mont-Royal**: ... Collection privée de gravures de Clarence Gagnon ...

● **Galerie Agnès-Lefort**: ... Le "chou-chou" des grands concours expose une série de tableaux dans le style "action-painting": une argie de couleurs, des mouvements d'une violence gratuite ...

● **Galerie de la Place**: ... Sélection d'une de plusieurs centaines d'oeuvres d'artistes canadiens, de toutes les tendances, depuis le plus parfait chromo jusqu'au petit chef-d'oeuvre inconnu ...

● **Galerie du Siècle**: ... Oeuvres récentes de Marcel Barbeau: un art Optimiste ... Voir le compte-rendu dans nos pages ...

● **Galerie Libre**: ... Une invitation au voyage de Louis Belzile ... Voir le compte-rendu dans nos pages ...

● **Galerie Lippel**: ... Sculptures africaines et molas de Panama ...

● **Galerie Le Crible**: ... Gouaches et Pastels de Lise Landry ...

● **Galerie Martel**: ... Benn est encore là ...

LE CAHIER

DES ARTS ET DES LETTRES

DIRECTEUR:
Daniel Saint-Aubin

REDACTEUR-EN-CHEF:
Jean Bélanger

CHRONIQUEURS:
le cinéma: Michel Beaudry
la musique: Daniel Saint-Aubin
le théâtre: Jean Bélanger
les lettres: André Bertrand
les disques: Jérôme Breton
les beaux-arts: Raymond Charland

REDACTEURS:
Henri Fricks, Marie-Claire Lanctôt, Nicole Brossard, André Casagne, Ivan Steenhout, François Hébert, Pierre-Louis Guertin, France-Marie Lupien.

PHOTOGRAPHE:
Serge Proulx

● **LE CAHIER** des arts et des lettres est publié chaque jeudi par **LE QUARTIER LATIN**.



(Photo: Serge Proulx)

Pierre Létourneau, qui nous accordait une entrevue, la semaine dernière, commence ce soir, à la Comédie-Canadienne, son tour de chant.